

Maîtres Anciens (Comédie)

D'après

Thomas Bernhard

Réalisation

Mathieu Amalric

De et avec

Nicolas Bouchaud

Mise en scène

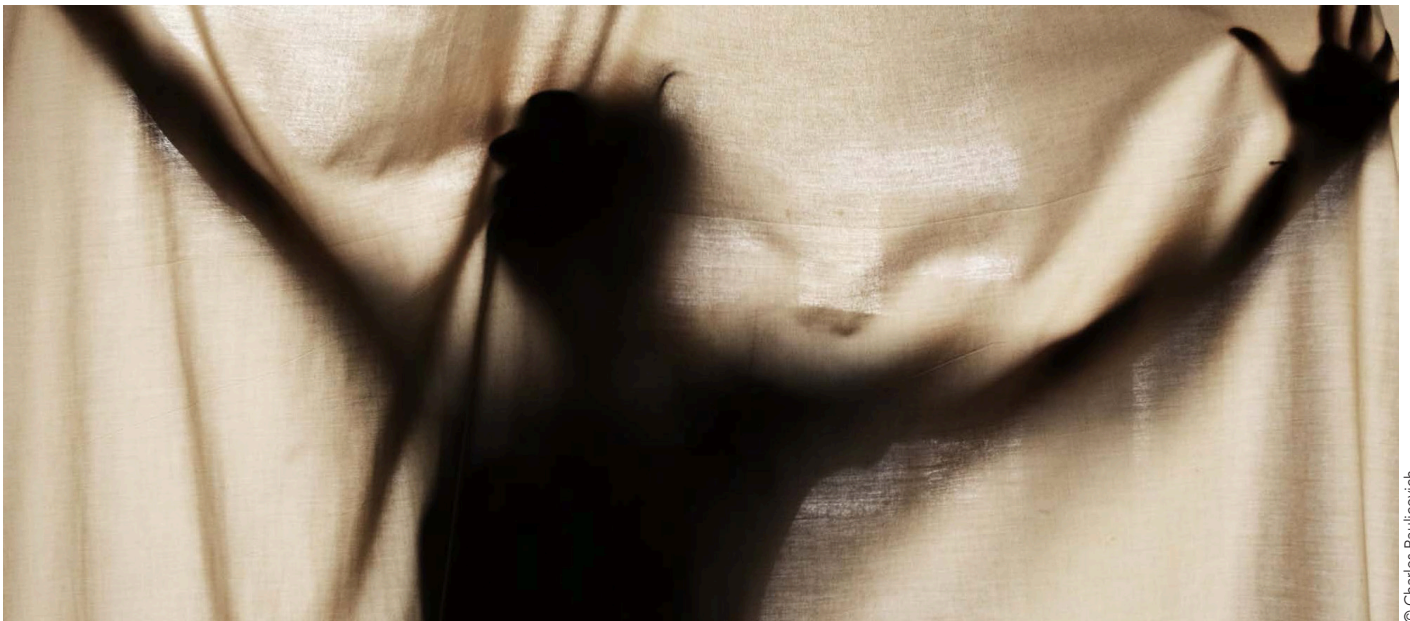
Éric Didry

Production

Compagnie des Indes

Dimanche 5 décembre 2021 au Cinéma du Panthéon à 12h15

13 rue Victor Cousin 75005 Paris



© Charles Paulicevich

Contact presse

MYRA

Rémi Fort & Claudia Christodoulou

01 40 33 79 13 / myra@myra.fr

www.myra.fr

MAÎTRES ANCIENS (COMÉDIE)

De Thomas Bernhard

Un projet de et avec Nicolas Bouchaud

Mise en scène Éric Didry

Réalisation Mathieu Amalric

traduction française par Gilberte lambrichs, publiée aux éditions Gallimard

Adaptation Véronique Timsit, Nicolas Bouchaud, Éric Didry

Collaboration artistique Véronique Timsit

Scénographie et costumes Elise Capdenat, Pia de Compiègne

Lumière Philippe Berthomé

en collaboration avec Jean-Jacques Beaudouin

Son Manuel Coursin

Voix Judith Henry

Régie générale, régie son Ronan Cahoreau-Gallier

Spectacle créé le 7 novembre 2017 au Quai, Centre Dramatique National d'Angers

Durée estimée de la projection : 1h30

NOTE D'INTENTION DE MATHIEU AMALRIC

Lorsque l'acteur Nicolas Bouchaud m'appelle, il vient d'apprendre que non seulement *Maîtres anciens* (comédie) qu'il devait reprendre au théâtre a été, comme tous les spectacles, annulé mais qu'en plus, il ne sera pas reprogrammé la saison prochaine. Une pulsion de survie lui vient : et si on filmait quelque chose !?

Immédiatement, la réaction fervente de La Compagnie des Indes nous porte très haut dans cette urgence du manque...

Avec Nicolas, on se connaît depuis toujours. J'aime cet acteur intense et aérien à la fois, et lui sait que *Maîtres anciens* fait aussi partie de ma vie, car à la fin des années 80', j'avais pas mal tricoté une envie de film déjà. (Un bricoleur informatique a réussi à refaire surgir de disquettes d'antan toutes ces pages de jeune homme, c'était comme un signe !). Et depuis un mois, nous voici imaginant une tentative de capter du vivant.

C'est un seul en scène, forme que Nicolas aime explorer depuis un moment avec ses complices Eric Didry et Véronique Timsit. Cette fois-ci, c'est la langue débordante, revigorante, jouissive et hilarante de Thomas Bernhard qui électrise leur envie. La parenthèse (*Comédie*) est notre absolue boussole !

Maîtres anciens (comédie) se passe dans un musée.

Plus précisément, au Musée d'art ancien de Vienne où Reger, un homme âgé, vient depuis 36 ans, un jour sur deux, s'asseoir sur la même banquette, devant *L'Homme à la barbe blanche* de Tintoret.

« Une folie, pensez-vous ? »...

Je ne vous en dis pas plus mais de là, il va joyeusement étriller tous les soi-disant socles de notre culture occidentale (Beethoven, Heidegger, Mozart, Stifter et j'en passe, même « Bach, ce gros puant !... ») dans une logorrhée irrésistible de drôlerie et de puissance. Et qui surtout, nous lave le regard, nous exhorte à ne voir que par soi-même, à ne pas avaler aveuglement ce qu'on nous dit d'avalier, ceci depuis l'enfance « cet enfer »...

L'abîme à mourir de rire et de larmes de cet homme qu'on découvre en deuil, ses phrases en spirale dessinant un typhon incontrôlable, des électricités que nos nerfs n'avaient jamais ressenti. C'est d'une vitalité, bon sang! ça vous sauve !!

Alors comment attraper la vibration d'un spectacle vivant en cinéma ?

Comment trouver un dispositif qui, d'un côté, ne soit pas que de l'enregistrement, (une « captation » à plusieurs caméras par exemple) mais qui, de l'autre, ne bascule pas dans un réalisme, un naturalisme par peur du « théâtral » justement, angoisse suprême des gens de cinéma (tourner dans un vrai musée, jouer « comme dans la vie », autre exemple...)

Assez vite, on en est arrivé à ceci :

Filmer dans un théâtre fermé, vide.

Aujourd'hui, en ce temps du Covid.

Au théâtre de la Bastille, où le spectacle devait avoir lieu et où un acteur ne peut pas jouer. Il y revient l'après-midi hanter le manque, un peu comme Reger au musée.

Et lorsque le film commence, ce jour-là, l'acteur a prié un pompier de rester, (car il y a des explosifs dans le spectacle) et les mots démarrent, « Vous devez vous demander pourquoi je vous ai convoqué ici, pourquoi je vous ai prié de revenir dès aujourd'hui... »

Dans la loge d'abord tandis qu'il s'habille... Puis sur le plateau que l'on croit d'abord face à un vrai public (les projecteurs de face plongent la salle dans le noir) pour découvrir peu à peu que l'acteur/personnage ne s'adresse en fait à personne...

Mais il continue, ses mots et phrases le débordent, nous percutent...

À un moment, l'élan de sa logorrhée lui fera même traverser la salle vide, débouler dans le hall, sortir jusque dans la rue de la Roquette pleine de gens masqués à qui il jette ses harangues. Le pompier prévenant lui tendra un masque et réussira à le refaire rentrer...

Mais l'acteur élucubre au bar fermé du théâtre avant de rejoindre le plateau, son élément naturel, et les mots, entêtants, de plus en plus déchirants ne s'arrêteront plus. Des mots adressés à qui ? Tout ce mystère frissonnant de la langue de Bernhard, entre monologue (écoutez-moi !!!!) et tentative sans cesse déçue d'un contact (arrêtez-moi !!!!) dont on sera, nous spectateurs.

Pour tenter de filmer cette tension, ce présent, on a décidé de filmer qu'à une seule caméra. Pour que Bouchaud accède au débordements, pour retrouver l'émotion des plans longs, entiers. Brel à l'Olympia par exemple. Une caméra, sa transpiration et basta, on est happé ! (je pense transpiration parce que Bouchaud transpire beaucoup et cette dépense physique me fait penser à la phrase de Bernhard).

Pas des milliards d'axes qui nous amèneraient du côté du contrôle mais se perdre au contraire, sans conscience du temps et de la maîtrise, tel le souffle haletant de Bernhard, son hypnose... Un match de boxe. Retrouver le « direct », l'instant vivant. Faire parfois semblant avec la caméra de ne pas savoir ce que Nicolas va faire. Tenter de s'en approcher comme William Klein le fait avec Muhammad Ali... puis soudain en s'éloignant étreindre la solitude de cet homme seul dans un théâtre/musée vide.

On sent qu'en intégrant l'absurde de notre temps, on va ainsi espérer amplifier des résonances tragicomiques entre Bernhard et aujourd'hui.

Mathieu Amalric, le 5 mars 2021.

NOTE D'INTENTION DE NICOLAS BOUCHAUD

(...) Comme son sous-titre l'indique, *Maîtres anciens* est « une comédie ».

Chez Bernhard le rire est une vertu qui me ramène sensiblement au lien qui unit la littérature à l'air que nous respirons, au dehors, à l'oxygène.

Le rire arrive comme un précipité chimique, par un effet d'implosion. Chaque phrase vient en surplus de la précédente jusqu'à la faire déborder, jusqu'à faire imploser le texte. J'y vois une forme de dépense prodigieuse du souffle et de la langue. Un « trop » de la parole. Une dépense. Une parole qu'on pourrait dire hors d'usage. L'écriture de Bernhard ne peut pas se comprendre à travers un prétendu message, ce qu'elle montre c'est un geste : « Il veut produire un effet et en même temps ne le veut pas ; les effets qu'elle produit, elle ne les a pas obligatoirement voulu (...) modifications, déviations, allègement de la trace (...) ». ⁽¹⁾

L'écriture n'habite nulle part – si ce n'est dans cette salle de musée semblable à une forêt shakespearienne –, elle est absolument de trop, dévoilant tout le « pour rien » de l'homme : sa perversion, sa dépense. (...)

On se tromperait, je crois, à ne voir dans *Maîtres anciens* qu'une diatribe roborative contre l'art ou l'état autrichien. Au fil de cette digression infinie où le texte passe d'un sujet à l'autre, on entend les voix des personnages dévoiler des pans de leurs vies. À ces biographies fictives, Bernhard ajoute quelques moments de la sienne. *Maîtres anciens* est un texte très peuplé, hanté par les voix des vivants et des morts. (...)

S'affranchir de la tradition, penser de manière critique en sapant ce qu'il y a de règles rigides et de convictions générales. Je crois que c'est à cela que Bernhard nous invite. C'est ce chemin en tout cas que nous aimerions emprunter avec lui. (...)

Nicolas Bouchaud, mars 2017.

1) Roland Barthes : *CY twombly*

NOTE D'INTENTION DE LA PRODUCTION

Mademoiselle Julie, Le Partage de Midi, La Vie de Galilée, La Mort de Danton... L'alliance entre Nicolas Bouchaud et La Comapgnie des Indes est aussi régulière qu'historique depuis 15 ans. La dernière en date étant *Italienne, Scène et Orchestre* mise en scène par Jean-François Sivadier, artiste suivi non moins fidèlement par La Compagnie des Indes. Déjà, nous y trouvions Véronique Timsit à la collaboration à la mise en scène.

Cette dernière aventure s'inscrivait dans la première vague de la pandémie et avait déjà pour but - au-delà de faire survivre la théâtre et la culture - de créer un véritable objet artistique à part entière. Faire renouer l'art théâtral et l'art filmique pour faire naître une œuvre audiovisuelle alliant théâtralité et cinématographie.

Maîtres Anciens rejoint cette volonté en la poussant plus loin encore. Là où nous avons souhaité pour *Italienne, Scène et Orchestre* recréer au plus proche une représentation théâtrale (n'oublions pas que le public est pleinement acteur de cette pièce), nous nous saisissons de ce seul en scène intime créé par Nicolas pour nous rapprocher encore un peu plus de l'objet filmique. Et c'est dans ce sens que nous avons allié à ce projet un réalisateur de cinéma, Mathieu Amalric, qui saura donner toute son ampleur et son originalité à cette œuvre tout en restant au plus proche du théâtre.

